

Histoire des arts

Vallée d'Obermann de Franz Liszt

Quelques mots sur le compositeur.



Franz Liszt (1811-1886) fut un compositeur, pianiste et chef d'orchestre d'origine hongroise, il voyagea également beaucoup à travers l'Europe. On se souvient de lui comme d'un virtuose stupéfiant, il improvisait sur des thèmes donnés par le public, donnait avec ses dix doigts la puissance de tout un orchestre et pouvait jouer à vue une composition qu'il ne connaissait pas.

Sensible et intelligent, il lisait énormément et se nourrissait de la beauté d'une œuvre d'art chaque fois que cela était possible. Il eut une vie tumultueuse, d'une part parce qu'il était souvent en tournée à travers différents pays, d'une part autre parce qu'il accumulait les conquêtes féminines. A une époque de sa vie, il fut lassé des succès acquis en concert au prix de tours de prestidigitation pianistique et embrassa une vie religieuse.

Sur le plan de la composition, il a écrit des morceaux de piano à la démesure de son génie et dont le travail, encore de nos jours, est réservé au plus aguerris. Non moins fameuses demeurent ses œuvres pour orchestre, elles sont audacieuses et servent d'aires d'exploration musicale, de nouvelles formes y sont développées en suivant une logique littéraire. Il fut ami et beau-père du compositeur Richard Wagner, plus généralement, il était toujours prêt à aider de jeunes confrères, quitte à puiser jusqu'à la limite de son propre argent.

Quelques œuvres de Liszt :

- 12 Études d'exécution transcendantes pour piano,
- Les préludes, œuvre pour orchestre,
- 2 concerto pour piano,
- La légende de Sainte Elisabeth, œuvre pour chœurs et orchestre,
- Rhapsodies hongroises, piano.

Quelques contemporains de Liszt :

- Alphonse de Lamartine (littérature),

Eugène Delacroix (peinture),
Frédéric Chopin (musique),
Napoléon III (politique).

En quoi est-il romantique ?

Au 19^{ème} siècle, une réaction au classicisme sera le romantisme. Le classicisme du 18^{ème} siècle se construit autour de la recherche de clarté et d'équilibre, la raison en est un pilier tout comme pour les philosophes des lumières. Le romantisme, au contraire, explore le fantastique, le monde de l'imaginaire, il est véhiculé par une expression qui livre les sentiments et les émotions dans toute leur intensité. Liszt est un compositeur romantique, ses œuvres sont parcourues de frissons, de fièvre et d'exaltation. La virtuosité phénoménale requise pour jouer ses pièces est au service d'une musique enflammée, la tiédeur n'y a aucune place, Liszt était un homme entier et passionné. Un autre thème romantique est celui de l'homme dans la nature, il s'y retire pour demeurer seul et connecter les torrents de son esprits à ceux des montagnes et des vallées. C'est ce thème qu'explore Liszt dans sa *Vallée d'Obermann*.

Obermann.



La vallée d'Obermann, la composition de Liszt, fait partie d'un recueil : « les années de pèlerinage », celui-ci est écrit lors d'une période de voyage qu'il fit avec sa compagne de l'époque, Marie d'Agoult, il se divise en plusieurs parties dont « Suisse » à laquelle appartient *La vallée d'Obermann* et « Italie ». La nature Suisse, avec ses montagnes, ses ruisseaux et torrents est propice à l'inspiration romantique et présente des aspérités qui s'accordent bien avec la nature emphatique du compositeur.

Liszt cite deux inspirations pour ce morceau de piano, ce sont deux fragments de littérature romantique :



« Could I embody and unbosom now
That which is most within me, - could I wreak
My thoughts upon expression, and thus throw
Soul, heart, mind, passions, feelings, strong or weak,
All that I would have sought, and all I seek,
Bear, know, feel, and yet breathe - into one word,
And that one word were lightning, I would speak;
But as it is, I live and die unheard,
With a most voiceless thought, sheathing it as a sword. »

Lord Byron, (1788-1824), *Childe Harold's Pilgrimage*.

« Si je pouvais donner un corps à ce qu'il y a en moi de plus intime, si je pouvais en décharger mon sein, si je pouvais prêter une voix à mes pensées et enfermer en un seul mot, mon âme, mon cœur, mon esprit, mes passions, mes sentiments, dans leur force ou leur faiblesse ; tout ce que j'aurais voulu trouver, tout ce que je cherche, tout ce que je souffre, ce que je sais, ce que j'éprouve sans mourir, et quand ce mot serait la foudre, je le dirais ; mais faute de ce seul mot, je vis et je meurs sans avoir été compris, avec une pensée qui ne peut trouver de voix, la renfermant en moi comme l'épée dans le fourreau. »

Lord Byron, (1788-1824), *Le pèlerinage de Childe Harold* (1812-1818).



“Que veux-je? Que suis-je? Que demander à la nature?”

Étienne de Senancour, *Obermann* (1804).

Dans le premier texte, on peut retrouver la mélancolie qui étreint tout le début du morceau, un mal intime, pour lequel il n'existe pas de mot, hors c'est bien le rôle souvent de la musique d'exprimer ce que les mots même peinent à exprimer. Dans le second, où **Obermann est donc le héros d'un roman de Senancour**, les interrogations de l'homme, le sens de la vie, le désir et la mort ainsi que la quête d'identité se conjuguent autour d'un nouveau personnage : la nature. Dans cette nature, le héros se retire et se penche sur lui-même, il s'isole mais par cela, il s'élève et comme à nouveau chez Byron : « Je ne vis pas en moi-même, mais je deviens une part de ce qui m'entoure ».

Le héros de Senancour a dans son nom la particule « ober », en allemand, ce mot concerne ce qui est en hauteur. Il est fait pour la hauteur, le grand, mais est tiré vers le bas par une âme en proie au mal déjà cité, une sorte de langueur qui gangrène tout son être. Retiré dans la nature il entre en symbiose avec les éléments et le vertige des sommets des montagnes, il s'élève spirituellement et connaît une sorte d'extase que rendent les dernières pages du morceau.

Autour de cette notion de hauteur, semble se construire la pièce. D'une part, les mélodies descendantes exprime le mal être, ne dit-on pas en anglais *to be down* ? La hauteur, ici est une sorte d'origine perdue qui se perçoit au travers de l'idée de chute, comme les péchés, comme la déprime et comme le paradis perdu. D'autre parties du morceau semblent comme suspendues dans les airs, cela se perçoit par la transposition de la mélodie du début du grave vers l'aigu, on flotte littéralement dans le médium-aigu du piano.

La partie centrale du morceau exprime la lutte entre les abysses, la profondeur sans fond, et les hauteurs des montagnes ou du ciel : la main gauche fait des trémolos dans le grave (sortes de notes rapides qui créent une sorte de frissonnement sonore) tandis que que la main droite exécute des octaves périlleuses (même mélodie jouée à la fois par le pouce et les doigts supérieurs de la main).

Des sortes de petites mélodies sans accompagnement, nues, et interrompues marquent les questions posées dans l'extrait cité (« Que veux-je? Que suis-je? Que demander à la nature? »), puis une sublime transposition de la mélodie principale par lentement du grave, chante puis s'élève vers le milieu du piano, fait entendre des harpes nostalgiques, peut-être des souvenirs, et après un sentiment de remontée du temps on entre dans la partie finale dans laquelle l'accélération devient frénétique, l'espace haut-bas est parcouru à toute vitesse, la rapidité s'allie à la puissance jusqu'à un éclair en octaves, puis, à la fin, des accords dans le grave du piano, comme une question à jamais mystérieuse et à laquelle il ne sera jamais répondu.

Tout cela fait de ce morceau de piano un portrait intérieur, on dépeint le héros par ses sentiments et ses sensations.